



*Nous voyageons
avec l'enfance
pour tout bagage.*

Geneviève Briot

Les Mazet

Eliette Anne Donnat

Pour Isabelle comme je le lui ai promis

Il doit y avoir dans le souvenir de chaque adulte qui se refuse à le devenir tout à fait, une partie de l'enfance responsable de cet état de faits. Le souvenir bien sûr en est un peu idéalisé quelques années plus tard, puisqu'il est bien connu que seul reste le meilleur de tout ce qui a disparu.

Ainsi est-ce parce qu'on désire très fort embellir cette mémoire qu'elle devient magique ou bien la magie était-elle réellement là ?

Était-elle vraiment unique cette année 1958, cette année de mes onze ans qui semblait pourtant commencer comme toutes les autres et qui, elles, ne m'ont laissé que l'impression vague de les avoir traversées sans qu'aucun souvenir s'y soit accroché.

Notre petit village du Périgord, beaucoup plus préservé de la grande migration touristique qu'il connaît actuellement,

À TIRE D'ELLES

comptait environ cinq cents habitants et à l'intérieur de cette population, une vingtaine de personnes se partageaient l'in-signé honneur de constituer le cœur de cette agglomération que l'on nommait presque pompeusement « le bourg ». Ces familles représentaient des valeurs sûres pour ce qui est de l'appartenance réelle au village. Leur arbre généalogique pouvait rassurer à n'importe quel moment quiconque en aurait douté.

Il y avait : Les Beauvès, les Bourgnoux, Les Donnat, les Lavelle, les Magnac. Au centre du village, notre église et tout près d'elle, imposant, distingué, le manoir que par habitude ou par respect chacun appelait « le Château ». Celui-ci avait été la demeure d'une vieille famille très respectée, la famille Pichat. Quand la dernière habitante de cette belle demeure s'éteignit, sa fille, un peu débordée par cet héritage qui lui parut énorme (il faut dire qu'avec « le château », elle héritait aussi de la propriété agricole qui comptait quelques beaux hectares de terres cultivables) choisit de le mettre en vente. C'est ainsi qu'arrivèrent les Jardel, propriétaires terriens d'un autre hameau de la commune. Acquéreurs de la propriété agricole, ils devinrent la sixième famille du bourg.

Et le château ? Jusque-là notre imagination de gamins (nous étions trois, plus désormais un Jardel de notre âge) n'avait pas poussé très loin les investigations quant aux probabilités qui nous auraient enrichis d'un ou deux gamins de notre âge. Ce qui bien sûr aurait représenté un pourcentage non négligeable d'éléments supplémentaires pour nos jeux de marchands, nos marelles et nos cache-cache parfois lassants d'être un peu trop prévisibles.

Ce qui allait nous arriver en cette année 1958 dépasserait

LES MAZET

en suppositions et en émerveillement tout ce qu'il nous avait été possible d'envisager en surprenant quelquefois les conversations de nos parents : « il paraît qu'ils viennent du Maroc.. » ou « c'est une famille de Domme, mais si, voyons ». Pour nous, le Maroc et Domme commençaient à se lier afin de faire un seul et même lieu, « à moins qu'on n'ait pas tout compris » observions-nous prudents, avec mes copains Françoise dite Françou et Bernard dit Nana Beauvès et maintenant Jean Jardel que toute la vie nous appellerons Jeannot, et moi affublée du prénom d'Eliette que j'ai copieusement détesté et qui par chance est devenu Lily pour la vie aussi.

J'oublie, mais est-ce volontaire, de préciser que d'autres enfants étaient là aussi derrière nous, les petits, mais à cette époque de l'adolescence, nous n'en faisons pas grand cas, bien qu'ils soient très respectueux de notre supériorité d'aînés. Nous aurions dû mieux les observer car ils eurent eux aussi oh ! combien, leur part du gâteau qui allait nous tomber des nues. Parmi ces petits je devrais dire ces petites, car il s'agissait de filles, ma sœur Nicole, Nadine, la sœur de Jeannot et Joëlle Bourgnoux. On remarquera et je le remarque seulement en écrivant que les diminutifs pour cette génération-là avaient cessé d'exister, je n'en connais pas la raison.

Nous étions, ce jour-là comme à l'accoutumée, sur la place. Ici on disait sur la place. C'était un nom, une situation géographique, un repère. Chaque maison ou presque avait vue sur cette place, et quand les parents nous cherchaient, il y avait toujours quelqu'un capable de les rassurer en disant « ils sont sur la place ». Nous jouions. Je me souviens très exactement de l'instant où notre attention se figea.

Le portail du « Château » venait de s'ouvrir. Une longue

À TIRE D'ELLES

voiture en franchit l'entrée. Une voiture comme nous n'en avions jamais vue. Une voiture remplie de gens que nous n'avions pas eu le temps de dénombrer. Une voiture sur le toit de laquelle étaient posés des bagages. Nous restâmes là, bouche ouverte, l'œil écarquillé sur le portail qui se refermait.

Les Mazet venaient d'entrer dans notre vie.

La voiture ne ressortit pas, mais était-ce un mirage, nous entendîmes des sons, des voix, pas des voix d'adultes, des voix d'enfants, des voix que nous reçûmes dans les oreilles comme on reçoit une pluie d'étoiles si on ferme bien les yeux pour rêver plus fort. Et rêver devient un mot très faible pour expliquer ce qui se passa ensuite. Il était bien évident que nous allions essayer de savoir à qui appartenaient ces voix qui riaient, criaient, découvraient.

Le tour du parc est vaste et longue pour une partie la route principale menant au village. Nous nous précipitâmes donc sur cette voie pour tenter en étirant bien le cou, d'apercevoir les propriétaires des voix. C'est alors que le miracle se produisit. Le mur qui longe la route devint soudain le centre d'un émerveillement indicible, un deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, et un petit bouchon d'environ quatre ans se juchèrent sur lui. Neuf enfants ! Neuf paires d'yeux qui nous regardaient paisiblement et nous quatre, vissés sur place contemplant cette manne du ciel qui nous arrivait sans prévenir.

Combien de temps dura le saisissement ? Combien de questions passèrent à cet instant dans les crânes de chacun de nous ? Je serais bien en peine de parler des autres. Mais j'ai le souvenir précis d'avoir dévisagé l'un après l'autre ces enfants venus d'ailleurs. La première impression que je ressentis fut l'émerveillement. Comme ils étaient beaux ! Quand ils se mirent à nous parler, je me souviens d'être restée muette. Le son

LES MAZET

de leur voix aussi me paraissait étrangement agréable. Est-ce qu'on parlait comme ça à Domme ou au Maroc ?

J'avais un bon rapport avec le mot Maroc, ma grand-mère ayant travaillé pendant plusieurs années à la Mamounia à Marrakech, cet endroit nous avait été décrit comme un pays magique. Je n'en doutais plus aujourd'hui, puisqu'il pouvait produire autant d'enfants et j'osais à peine le penser de peur qu'ils s'évanouissent, pour nous tous seuls.

Bien sûr, nous tentâmes d'évaluer leur âge, mais Françoise qui répondait mieux que nous, ce qui semblait normal puisqu'elle était l'aînée, se renseigna directement, et aussitôt s'en suivit un questionnement de part et d'autre. Nous apprîmes donc leur nom, leur âge, repérant aussitôt les enfants qui nous correspondaient. Le lendemain on pouvait me questionner sur l'état-civil de mes nouveaux voisins : je répondais sans faillir : Nathalène, Denis, Isabelle, Véronique, Clotilde, Baudouin, Bénédicte, Dominique et Aude. Le plaisir que j'éprouvais à réciter ces prénoms comme une litanie, tenait au fait qu'ils contenaient en eux une poésie nouvelle de sons de rythmes que je respirais comme un voyage, une découverte.

Le premier critère de leur beauté considéré par mon regard tenait au fait qu'ils étaient bronzés tels des dieux Grecs (j'ai un doute soudain sur le bronzage des dieux, Grecs de surcroît...). Je suis d'une carnation claire voire très claire et ce fut ma désolation pendant les longues années de ma jeunesse, où je dus souffrir sang et eau pour obtenir un hâle ridiculement faible. Les Mazet étaient bronzés comme des pruneaux et je n'avais jamais rien vu de plus seyant.

Vint ensuite l'examen plus approfondi consistant à rechercher le plus beau ou la plus belle, nous garderions pour

À TIRE D'ELLES

la suite, le plus gentil, la plus gentille.

J'avais fait mon choix d'instinct. Bien sûr il pourrait changer par la suite, je verrai. Il n'a jamais changé : c'était Isabelle, la troisième. Je la regardais fascinée. Elle possédait des yeux dont je n'avais jamais vu pareille couleur : une sorte de gris ou peut-être turquoise, j'aimais bien dire gris turquoise. Je crois qu'en réalité ils étaient verts. Ses cheveux étaient longs, châains bruns, sa peau bronzée. Elle était surtout ce que nous n'étions pas encore : une jeune fille. Elle était plus silencieuse aussi, se contentant de nous découvrir de son beau sourire.

Près d'elle, son frère Denis prenait une large part de notre admiration muette. S'il existait des princes charmants dans le monde ils devaient forcément lui ressembler, car nous n'avions de notre vie vu un garçon plus beau. Denis comme Isabelle et Nathalène l'aînée (qui nous intimidait un peu car plus grande que nous tous, elle semblait veiller sur le petit groupe), devaient très vite devenir les modèles de nos manières. Nous les observions très discrètement, imitant s'il était possible un geste ou une attitude que nous trouvions très réussie.

Je me rends compte en écrivant que je dis nous, persuadée que je décris ce que nous ressentions tous. Je suis certaine en tout cas que si l'admiration qui m'habitait était unique, la joie que nous avons tous ressentie à l'arrivée de ces enfants miracles était unanime.

Les affinités se forgeant, chacun se retrouva plus proche de l'un ou de l'autre, ainsi Véronique et Clotilde se rapprochèrent de Françoise et d'Annie une autre de nos amies qui venait très régulièrement en vacances au village, Bénédicte fut ma copine pendant de nombreuses années, Baudouin se

LES MAZET

rapprocha de Bernard et de Jeannot, et comme je le disais plus haut, Dominique trouva en Nadine plus jeune une complice, suivie de près par ma sœur dont Aude devint l'inséparable. On peut dire à ce jour que leur amitié ne s'est jamais démentie. Nicole est la marraine de Julie la fille de Aude et prend la chose très au sérieux. Malgré les affinités de l'âge et les évidentes proximités qu'il appelait, le groupe que nous formions restait compact. Les Mazet devenaient partie intégrante de notre village, j'allais dire de notre culture.

Du reste, je suis persuadée que leur arrivée dans ma vie en a modifié certains aspects. Certaines ouvertures se sont faites, certains regards sur le monde, certaines attitudes s'ils ne m'ont pas été dictés, ont malgré tout puisé leurs empreintes dans ce milieu où j'entrais par hasard et qui différait totalement de mon environnement habituel.

Jamais elle ne l'aura su, mais combien de fois me suis-je assise pour la regarder passer, vêtue d'une djellaba bleue, les pieds dans des chaussures ouvertes que l'on n'appelait pas encore des tongs, une cigarette fine dans sa main gauche et dans la droite, un livre qu'elle lisait paisiblement. A mon bonjour timide, elle offrait un sourire distingué, que je reconnais à ce jour dans celui d'Isabelle. Elle marchait lentement, me laissant la vue de son chignon banane élégant et l'effluve de sa cigarette que je captais comme un parfum rare. C'était Madame Mazet, la mère de mes amis, la fille de Madame Crespel, cette autre dame raffinée qui se retournait vers vous pour vous saluer les mains croisées sur sa poitrine avec un hochement de tête respectueux. Le respect m'est venu de trois personnes, dans les mots, l'allure et la démarche, Madame Mazet, Madame Crespel et ma grand-mère, qui pour avoir vécu au contact de dames ressemblant aux deux premières en avait

À TIRE D'ELLES

gardé toutes les instructions et n'a eu de cesse de nous les transmettre.

Monsieur Mazet nous intimidait. Il était médecin et cette seule distinction nous faisait éviter son chemin car nous craignons qu'il repérât de son regard perçant telle ou telle maladie qui nous aurait cloués au lit. Il était pourtant vis-à-vis de nous d'une très grande amabilité et, tout compte fait, nous laissait jouer chez lui sans nous faire jamais aucune remarque. Ah ! si, je me souviens d'un après-midi où Bénédicte et moi avons décidé d'être plus vieilles de quelques années. Je lui avais crêpé un chignon choucroute de vingt centimètres de haut, quand Monsieur Mazet entrant par hasard dans sa chambre laissa tomber sans colère : « défaites moi ça tout de suite, voulez-vous ? » oh ! que oui nous voulions et Bénédicte retrouva illico presto ses cheveux raides et longs dont bien sûr nous regrettions la forme précédente.

Le plus grand bonheur de notre vie se présenta en un début d'automne, où, pour des raisons de commodités estudiantines, tous les enfants à partir de l'âge de Véronique, soit ceux de notre âge furent scolarisés à Sarlat, qui à St Joseph, qui à Ste Claire, et pour notre plus grand bonheur les parents ne resteraient pas à Calviac cette année-là, mais retourneraient à Marseille afin de faire fonctionner le Cabinet d'analyses médicales qui se trouvait 353 Rue Paradis (même l'adresse ne s'est pas absentée de ma mémoire). Une vieille tante du nom de Tanénette (qui ne devait pas être son vrai prénom) s'occuperait de gérer cette joyeuse équipe secondée par une personne qui faisait la cuisine et Véronique qui semblait la plus raisonnable aux yeux de ses parents.

J'allais moi-même au Lycée à Gourdon. Lorsque je revenais, un week-end sur deux, ces heures de liberté prenaient

LES MAZET

l'allure de vraies vacances. Nous investissions le grand salon au grand dam de Tanénette qui s'inquiétait toujours (en deça des réalités du terrain). Le rock sévissait sur tous les fronts et surtout sur le nôtre. Nous apprîmes là aussi à avaler la fumée de cigarette sans tousser, mais également à chanter à rire à jouer comme plus jamais avec autant de candeur me semble-t-il parfois nos enfants ne sauront jouer. Mais je rade sûrement puisque sûrement aussi, aucune époque ne paraît plus belle à un enfant que la sienne.

Toutes ces répétitions eurent évidemment leurs heures de gloire. Aucune fête à Calviac depuis l'époque des Mazet ne m'a paru aussi belle aussi riche mais... Parlons-en ! Donc la fête à Calviac durait trois jours. Je me souviens avec quelle impatience nous attendions tapis sur le bord de l'ormeau « qu'ils arrivent ». Dès que la musique démarrait, le portail s'ouvrait et là, le plus souvent Denis et Isabelle ouvraient le bal. Quelle ouverture ! Venaient ensuite leurs frères et sœurs, amis, et le dancing soudain vibrat de beauté. Je leur dois l'amour de la danse qui m'est resté, l'émotion que je ressentais dès qu'ils apparaissaient qu'ils virevoltaient avec cette grâce et cette hauteur légèrement supérieure que je trouvais tellement magnifique. Quand ils dansaient, j'avais toujours un petit regard pour les curieux, un petit regard de satisfaction qui semblait dire « ça c'est les Mazet ».

Dire que j'étais pétrie d'admiration peut paraître exagéré, ça ne l'était pas. Et dire que leur présence a été un baume sur l'ennui, là est aussi la vérité. J'ai le souvenir de cette période tellement triste de mon internat à Gourdon où rien ne me distraitait que de lire. Combien de fois ai-je soupiré : « Ce n'est pas grave si je m'ennuie puisque Dimanche il y aura les Mazet ! ».

À TIRE D'ELLES

Ils avaient aussi apporté à mon univers de campagne quelque chose que je considérais comme très exotique. Pendant chaque période de vacances il arrivait au Rambert, (je m'aperçois que je prononce seulement à cet instant le nom de la maison comme ils l'appelaient. Jamais ils ne dirent le château et c'était bien ainsi) des correspondants étrangers qui venaient passer quelques jours et repartaient ensuite avec l'un ou l'autre des enfants Mazet. Toutes ces rencontres, toutes ces cultures qui se croisaient comme autant de visages ensoleillés mettaient dans nos étés une féerie de couleurs de coutumes et de goûts qui donnèrent à chacun de nous ou je l'espère une vision du monde tel qu'il devrait être à grande échelle.

Je n'ai pas encore parlé des soirées, puisqu'il est vrai que les feux d'artifice attendent toujours un peu avant d'être lancés. Et ce furent de véritables feux d'artifice que ces soirées. Je garderai aussi longtemps que je vivrai la magie de ces nuits d'été où le soleil couchant lèche à demi le toit de la maison du gardien, celui du clocher. A ce moment arrivent les premières voitures. Comme ils sont beaux ces jeunes gens tout habillés des couleurs du thème de la soirée ! Souvent ce sont les amis de Nathalène de Denis ou d'Isabelle. Nous sommes un peu plus jeunes, nous savons que nous irons plus tard, mais il n'y a aucune envie de participer, seulement de regarder. Il n'y pas eu de soirée pourtant sans que les jeunes Mazet de notre âge ne viennent nous voir un moment. Il nous suffisait de cela, de cette complicité de cette amitié. Demain les jeux recommenceraient, demain nous serions grands.

Et puis ce fut vrai. La première qui se maria fut Clotilde. Nous étions invités à l'événement. Je garde en mémoire la

LES MAZET

beauté des mariés, des lieux. Je me souviens ce jour-là pourtant avoir ressenti un petit pincement. Comme nous dirions maintenant, il y avait eu un petit trou dans la couche d'ozone, l'hémorragie allait commencer, l'enfance allait se terminer. Mais le pincement dura peu, parce que l'amitié quand elle est solide ne se laisse pas impressionner comme ça, au moindre courant naturel de la vie.

Bien des années plus tard, après que les épreuves m'aient appris à discerner les vrais sentiments des autres, de ceux qui ne laissent, sinon des remords, que de vagues regrets, j'ai croisé l'homme qui devait être celui de ma vie, et au hasard d'une conversation, surpris il m'a dit « Tu connais les Mazet ? Sais-tu que je suis venu avec ma sœur à plusieurs soirées chez eux ? Nous étions invités par Denis et Isabelle je crois ! ».

La vie est une curieuse promenade, on y croise des gens aussi étranges que beaux, comment ne pas les aimer ?

Je garde en mémoire à cet instant l'image d'une longue dame lisant un livre dont je ne saurai jamais le titre, et laissant dans son sillage l'effluve d'une fine cigarette...



Rêve d'enfant

Françoise Rosique

*Du haut de ses huit ans,
Pour aller te voir, il aurait tout quitté
Son école, ses amis et ses parents.*

*Il rêve d'être sur un bateau,
Petit ou gros, peu lui importe.
Il veut tout simplement naviguer pendant longtemps.*

*Ses petits yeux émerveillés fixent le mur de sa chambre
Sur lequel il y a ton image,
Accompagnée d'un merveilleux paysage.*

*Durant des heures, il est là
A te regarder, à t'admirer.
Il songe qu'il est là-bas.*

*Il aimerait enlever ses chaussures
Et marcher sans s'arrêter sur ton beau sable chaud
Émerveillé par la beauté de tes vagues.*

*Il ne dit rien à personne,
Car il sait que ses parents ne peuvent lui offrir
Ce rêve de paradis.*

*Maintenant, il est trop petit,
Mais quand ses ailes auront grandi
Il partira vers ces pays où la mer est si jolie.*

6 mars 2003, 22heures
extrait de *Lettres d'un soir*